

Dan S. STOICA

Université « Alexandru Ioan Cuza » de Iași (Roumanie)

Jean-Blaise Grize et sa vision globale des sciences de l'homme

Abstract: Classical logic proved to be not quite proper to describe natural phenomena. Understanding and explaining natural phenomena requires natural logic. This kind of logic was the most important construction Jean-Blaise Grize came up with. Then, he developed an instrument for the analysis and description of the discursive activity, the discursive schematization (schématisation discursive), which proved to be infallible in all sorts of situations. To achieve this, Grize went deep, to Aristotel's Antiquity. All logicians do this. But he went aside, too, widening his horizon and seeking foundation in humanities and social sciences. This is what the present study is trying to bring to readers' attention.

Keywords: discursive schematization, natural logic, social sciences, humanities, analogy

Les approches que proposent les logiciens du discours et de la communication sont en général marquées par un certain esprit de discipline, une certaine rigueur, une rigidité même, parfois. J'ai des fois l'impression d'entendre Albert Einstein dire : « si les faits n'obéissent pas à la théorie, il faut changer les faits ». Cela ne pouvait pas durer, quand même, et l'on a eu des logiciens qui se sont posé la question sur la possibilité de décrire des faits et des phénomènes tenant à l'activité humaine, donc pas tellement réguliers pour se permettre d'en donner une matrice. Ce qui est à saluer d'abord chez ces logiciens c'est leur compréhension de la nature interactionnelle de la vie dans les communautés humaines.

Prenons, par exemple, le cas de Paul Herbert Grice, avec ses maximes conversationnelles. Ce n'est pas comme si la communication était une activité qu'on pourrait soumettre strictement aux normes, mais comme si l'on pouvait avoir des phénomènes-type dans toute instance discursive du genre de la conversation : il doit y avoir au moins deux acteurs, un thème convenu, une vérité à poursuivre et une relation à

construire et à protéger. C'est pourquoi il propose une logique de la conversation sous la forme du principe de coopération, raffiné en maximes conversationnelles. C'est également pour cette raison qu'il parle de ce qui est dit (eng. *implicature*) comme opposé à ce qui est convoqué à travers ce qui est dit (*dictum*, dans sa terminologie) et qu'il accepte qu'il faut autre chose que la logique classique pour rendre compte des choses comme l'usage du langage dans la communication, quelque chose de plus souple, de plus vague, quelque chose d'assez malléable pour s'accomoder à l'infinité de visages que peut prendre l'interaction humaine par l'usage du langage. J'ai toujours eu penchant à retenir de toute cette splendide théorie surtout le fait que, dans l'approche de Grice les maximes sont variables dans leur interaction les unes avec les autres. À remarquer aussi le fait que Grice lui-même se propose de revenir sur sa propre théorie qu'il trouve insuffisamment rigoureuse. Étant à mon tour séduit par les imprécisions que nous avons tous à affronter quotidiennement en nous fiant au langage, je m'arrête surtout aux deux caractéristiques employées par Grice et que je viens d'évoquer plus haut : il y a une distance entre ce qu'on dit et ce qu'on voudrait que l'autre comprenne et il y a comme un jeu d'accomodation entre les maximes conversationnelles, le seul qui doit être protégé étant le principe de coopération.

En assumant l'idée que cela devrait être frustrant de toujours constater que la communication humaine par le langage échappe aux efforts de mise en moule, je préfère m'aligner à une vision comme celle qui guidait Wittgenstein dans sa deuxième période : pour comprendre le fonctionnement du langage il faut simplement faire attention à ce que chaque expression dit dans la situation exacte – et particulière – où elle est employée. Dans les interactions communicationnelles, ce sont des subjectivités qui essaient de négocier pour mettre d'accord des logiques nécessairement contradictoires, comme le remarquait Jürgen Habermas. Or, les subjectivités c'est ce qu'il y a de plus inattendu et donc de plus difficile à surprendre dans des cadres théoriques. Et les logiciens, alors ?

Eh bien, il reste pas mal de choses à expliquer par un effort de dévoilement du fonctionnement de notre cerveau dans l'usage du langage. Dans le sillage d'Aristote, on a vu plus d'une fois la logique s'approcher des choses de la communication verbale : des rationalistes comme Descartes, des humanistes comme Pascal, des linguistes en quête de l'objet pur et clair de leur science comme Ferdinand de Saussure, des sémioticiens comme Charles Morris, mais surtout des rhétoriciens qui, Perelman en tête, se sont mis à expliquer ce que c'est que l'argumentation discursive. Et les logiciens tout pur ? Je vais m'arrêter à un des noms les

plus marquants du siècle dernier, Jean-Blaise Grize, « le logicien de service » du Centre de Recherches Sémiologiques de l'Université de Neuchâtel, comme il se présentait. Non seulement il développe cette logique naturelle¹ qui rend compte de phénomènes comme l'usage du langage dans la communication, mais il offre en plus un instrument excellent pour la compréhension des interactions verbales, la schématisation discursive.

Pour créer et puis expliquer cet instrument, Jean-Blaise Grize prend appui dans des théories venant de l'anthropologie, de la sociologie, de la psychologie sociale, de la linguistique, de la sémiotique. Jetons un coup d'oeil sur des productions de ces domaines pour nous faire une idée du niveau d'interférence entre les sciences, phénomène bien connu à Grize. L'empreinte culturelle décelable dans toute instance de communication, le jeu des représentations et des métareprésentations, l'inférence (réalisée parfois par analogie), l'importance du choix fait des mots et de leur ordre dans le discours ou la capacité de signifier aux autres ce que nous pensons faire naître dans leur tête, tout en risquant le malentendu, dû à cette qualité première du langage humain qui est l'ambiguïté.

En grandes lignes, une schématisation discursive serait une représentation que le locuteur construit d'un certain aspect du monde et qu'il déploie devant l'esprit de son interlocuteur afin de déterminer celui-ci à la reconstruire dans sa tête (métareprésentation) pour comprendre ce que le locuteur attend de lui. Denis Miéville, collaborateur de poids de Grize dans le Centre de Neuchâtel, explique :

« Le micro-univers qu'une schématisation élabore suppose, chez celui qui parle, une représentation de celui à qui il s'adresse est une anticipation de son objectif. Ces représentations vont déterminer en partie le choix des éléments de son discours, choix sur lequel se jouera la réussite ou l'échec de son intervention. » (Borel, Grize et Miéville 1992,161)².

¹ Nous trouvons dans l'Introduction de *Essai de logique naturelle*, par Marie-Jeanne Borel, Jean-Blaise Grize, Denis Miéville, (2e édition, Berne, Peter Lang, 1992) l'explication: « La conception de la logique naturelle [...] est proche de celle de Piaget, pour qui la logique est "la théorie formelle des opérateurs de la pensée". [...] elle ne cherche à saisir les opérations de la pensée que dans la mesure où celles-ci se manifestent par des activités de discours ».

² Denis Miéville, « Analogie et exemple », chp. 4, in Marie-Jeanne Borel, Jean-Blaise Grize, Denis Miéville, *Essai de logique naturelle*, 2e édition, Berne, Peter Lang, 1992, p. 161.

1. Anthropologie et sociologie : représentations et inférence

Nous avons là, en fait, la théorie de Serge Moscovici sur les représentations, reprise par les anthropologues comme, par exemple, Dan Sperber qui la met à profit dans une construction destinée à expliquer comment nous communiquons (Sperber 1995, 191-199). D'ailleurs, Grize lui-même a explicité maintes fois sa construction sous cet aspect, insistant sur l'élément culturel qui décide de la chance de se faire comprendre, mais sans oublier de toujours faire référence à ce qui pourrait être le fondement psycho-social de la communication, c'est-à-dire les représentations. Mettant les deux ensemble, Grize parle des représentations sociales, celles qui naissent de cette perpétuelle négociation, de la dialectique de la vie sociale d'une communauté, marquée par la culture de ladite communauté. On ne saurait faire confiance à son interlocuteur pour faire les inférences convenables en dehors d'un modèle culturel.

Si l'on comprend la nature du fonctionnement de notre cerveau en relation avec les autres (cerveaux), fondée sur le jeu des représentations et des métareprésentations, ensuite la capacité de notre cerveau de faire des inférences¹ – toujours marquées culturellement – on a une bonne chance de comprendre ce que c'est qu'une schématisation discursive. Des « raccourcis » qu'il les appelle, Dan Sperber, des raccourcis que le cerveau prend pour arriver du sens de la phrase au sens du locuteur². L'anthropologue va plus loin encore : il parle de représentations et métareprésentations fonctionnant en régime de mutualité au niveau des cerveaux des interlocuteurs : chacun d'eux s'imagine l'autre, mais non pas comme un corps en mouvement (donc, vivant), mais comme possesseur de cerveau et, par là, cerveau pouvant se représenter ses semblables qu'il assume comme étant capables de faire des inférences. On compte ainsi les uns sur les autres quant à la capacité de faire des inférences et c'est pourquoi on ne se dit pas tout, on se dit même autre chose que ce qu'on attend que l'autre comprenne. Le locuteur ne transmet pas quelque chose, une information, à son interlocuteur, mais il lui présente

¹ Seulement, et là je crois que Dan Sperber est plus précis que les logiciens, il insiste sur la différence entre inférence logique (ou raisonnement) et inférence communicationnelle: alors que la première est occasionnelle, consciente, lente, difficile, l'inférence communicationnelle a lieu tout le temps, inconsciemment, si vite que c'est comme si c'était instantanée et elle ne suppose aucun effort.

² Je reprends les termes employés par Dan Sperber, qui dit, en anglais, "sentence meaning" and "speaker's meaning".

une schématisation, une fiction discursive en base de laquelle il attendra de l'autre la coopération en vue de la construction d'un référent commun.

C'est ce qu'on a chez Jean-Blaise Grize sous la forme de commentaires sur l'adéquation de la schématisation discursive à la situation particulière de l'intervention discursive. Le logicien dit qu'il n'y a pas de type généralement valable, qu'il s'agit de construire la schématisation discursive la plus propre (à l'avis du locuteur, certes, qui a certaines finalités en vue) pour influencer l'interlocuteur de la façon la plus proche de ses intentions (en tant que locuteur). C'est local, c'est assez imprécis, c'est risqué même, parfois, mais c'est la manière d'opérer dans les interactions discursives et c'est ce que Grize surprend dans sa construction.

2. Psycho-sociologie de la communication verbale

Là, on pourrait jeter un coup d'oeil sur les éléments que la psychologie sociale étudie et à bonne raison : les stéréotypes et les préjugés, aussi que sur ce qui arrive des études d'anthropologie, les valeurs. Ce sont des bases irremplaçables pour construire des schématisations discursives, car ce qu'on vise par de telles constructions c'est justement un schéma de la réalité qui « passe », qui puisse être reconstruite convenablement par le cerveau de l'autre. Il est évident que, partant des choses familières et moralement acceptées, on arrive plus facilement au sens voulu par le locuteur. Plus on s'éloignerait des stéréotypes, des préjugés et des valeurs de l'autre, plus la dissonance cognitive se ferait place et le but de l'instance discursive serait raté. Il va de soi que l'histoire commune, le vécu commun des interlocuteurs pèse dans l'intercompréhension des participants, mais ce qui les met vraiment en contact ce sont les représentations qu'ils ont l'un de l'autre et même la connaissance réciproque de la façon dont chacun des deux emploie les termes du langage. Quant aux valeurs, puisque ce sont ces choses qui font qu'il vaille passer à l'action, qui font qu'on soit reconnu par la communauté, qui vous assurent une certaine place dans le social, il faut répéter qu'il ne faut pas les ignorer ou s'en éloigner. Chose facile si dans une communauté donnée tout le monde partageait exactement les mêmes valeurs et encore si ces valeurs partagées se trouvaient dans le même ordre sur l'échelle des valeurs de chacun des membres de cette communauté. Comme tout état idéal, cela non plus n'arrive jamais dans la réalité : même si les membres d'une communauté sociale et culturelle reconnaissent en général les valeurs qui caractérisent leur culture, ce n'est qu'en général, car il y aura toujours le noyau et la périphérie de la sphère

des valeurs et cette dernière ne sera jamais la même pour tous. En plus, l'ordre sur l'échelle des valeurs est déterminant, aussi pour le contenu du noyau que pour le contenu de la périphérie. Les recherches ont montré que deux individus ayant pour ressorts actionnels les mêmes valeurs peuvent en fait être bien différents juste parce que la liste des valeurs du deuxième ressemble à celle du premier, seulement elle est comme parcourue à rebours. Eh bien, savoir tout cela d'autrui donne plus de chances de lui adresser un discours adéquat, un discours qui aille dans le sens de ses croyances, de ses assomptions cognitives, de ses valeurs. Denis Miéville explique cela à son tour, dans une étude publiée dans le numéro 55 des fameux *Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques* de l'Université de Neuchâtel : en parlant de description et représentation, il évoque l'axe sociologique (avec la pratique, l'idéologie et les matrices culturelles d'interprétation), puis l'axe cognitif (avec l'abstraction, la généralisation et la symbolisation), après avoir rappelé quelques postulats rendant compte d'un regard posé sur les activités logico-discursives associées à la description, lesquels seraient :

« [...] que les activités logico-discursives qui contribuent à la schématisation d'un champ discursif et de l'objet de description sont réglées :

- par la finalité de la description,
- par la nature de l'auditoire,
- par la nature de la chose dont l'objet de description fait état,
- par les représentations du locuteur. » (Miéville 1988, 147, 157).

D'ailleurs, ce n'est pas par hasard que ce numéro 55 des *Travaux* s'ouvre sur des considérations en marge de Malinowski et de ce qui est considéré une « révolution » en anthropologie (Kilani 1988, 1-38). Se rendre sur le terrain fut « la religion » de Malinowski et son désir le plus ardent était de « voir les choses du point de vue de l'autre », afin d'accéder à la compréhension des autres à travers la connaissance de « leurs mots » ou de « leurs esprits » (comme exprimé par C. Geertz, en 1976, selon la citation de Mondher Kilani 1988, 27). Atteindre « la représentation qu'autrui se fait des choses » ou « les choses de la représentation qu'autrui s'en fait » (dans l'expression de Dan Sperber, selon le même auteur, Kilani 1988, 27). Nous avons ici l'intersubjectivité dont parle Grize, celle qui est responsable de ce zig-zag de représentations et métareprésentations qui nous mettent en contact les uns avec les autres et qui nous maintiennent ainsi sans cesse en communication (pour rendre raison à Paul Watzlawick aussi).

3. Sémiotique : discours et schématisations discursives

Aux dires même de Grize,

« Il est possible de résumer l'essentiel [...] de la façon suivante :

- 1) Chaque fois qu'un locuteur A fait un discours, il propose une schématisation à un interlocuteur B.
- 2) Les activités logico-discursives de A s'exercent dans une situation d'interlocution déterminée.
- 3) La schématisation que A propose à B est fonction de la finalité de A mais aussi des représentations qu'il se fait de B, de la relation qu'il soutient avec B et de ce dont il est question, c'est-à-dire du thème T.
- 4) La schématisation comporte des images de A, de B et de T. Elle contient aussi des marques de son élaboration. » (Borel, Grize et Miéville 1992, 99).

Un peu plus loin, il rend claire la relation entre logique naturelle et schématisation discursive :

« [...] les propositions de la logique naturelle, parce qu'elle est logique de la schématisation, sont toujours prises en charge par quelque sujet énonciateur ou locuteur [...] » (Borel, Grize et Miéville 1992, 101).

« "Prendre en charge", ici, c'est en faire (le meilleur) usage pour influencer autrui, tout en assumant une image de soi, en tant que locuteur, une image de l'autre, en tant qu'interlocuteur et une image du thème. C'est comme le remarque aussi M.-J. Borel, dans le chapitre introductif du même ouvrage, en faisant appel à Aristote : "Dialectique et rhétorique n'ont pas d'objet déterminé comme chaque science. Leur but est de 'découvrir spéculativement ce qui dans chaque cas peut être propre à persuader' » (Borel, Grize et Miéville 1992, 3-4).

Le locuteur A fera donc toujours usage de ce qu'il retient comme image de son interlocuteur B, de la situation où ils se trouvent et du thème qui lui tient au coeur, pour déployer devant l'esprit de B une schématisation telle qu'il pense propre à persuader dans le cas spécifique de leur interlocution. Tout en gardant dans sa pensée l'image qu'il s'est faite de B, il lui adressera un discours qui ne s'éloigne jamais trop des valeurs, des croyances, des assomptions cognitives de B, un discours qui prenne même, parfois, des formes et des contenus familiers à l'autre, à tous les deux et peut-être aussi à tous les membres de la communauté à laquelle ils appartiennent. Cette manière de faire appel au savoir partagé

pour se faire comprendre et se faire « suivre » repose largement sur ce qu'on appelle analogies : un nouvel objet du discours se fait comprendre à travers un objet du savoir partagé, en vertu de ressemblances qu'on peut leur trouver de certains points de vue et qui soient pertinentes par rapport au cas particulier présent dans le discours. Et chaque discours reconstruit le monde, justement par cette coopération qu'il présuppose entre les acteurs impliqués. Une précision me semble nécessaire à ce point. On entendra par *discours* ce qu'un autre collaborateur de Grize, Alain Berrendonner, définit : « par *discours*, j'entendrai l'ensemble des manifestations signifiantes qu'actualisent les partenaires d'une interaction communicative, c'est-à-dire un complexe pluricodique planifié qui se compose pour une part d'énonciations en langue naturelle, mais aussi d'ingrédients nonverbaux : actions, percepts, gestes, images, savoirs culturels partagés » (Berrendonner 1997, 221). Comme chez Grize, nous retrouvons ici l'idée d'une activité complexe, où tout compte. Nous venons de le voir d'ailleurs au long de ce modeste retraçage de la vision de Jean-Blaise Grize sur l'usage du langage dans la communication.

À travers les schématisations discursives, on essaie de « faire sens » aux yeux d'autrui, afin d'obtenir sa collaboration dans la reconstruction discursive du monde. On est arrivé à parler du sens, car « une schématisation fonctionne comme un signe, elle „donne à voir”, elle a un sens et une dénotation » comme le précise Jean-Blaise Grize (1985, 64-70). Mais la construction du sens (par le biais de l'analogie, par exemple) exige une compréhension de la ressemblance d'objets de discours différents sous tous les aspects (à la fois ou pris séparément) : la situation d'interlocution (qu'on devrait comprendre comme l'occurrence d'une pratique sociale spécifique pour la culture à laquelle appartiennent les interlocuteurs), des sujets (un *je* et un *tu*) présents dans le discours, un code commun et des représentations. Cette compréhension n'est pas du tout facile, car tous ces éléments – qui devraient fonctionner comme des repères – sont bien versatiles.

4. Discours et incertitude

Nous avons vu comment un locuteur, poursuivant une finalité, use des représentations qu'il s'est faites de son interlocuteur, présente à ce dernier une schématisation du thème qu'il a en tête. En allant plus loin dans l'analyse des quatre points évoqués plus haut, on s'arrête aux autres pôles : situation et interlocuteurs.

Quant à la situation, Grize dit : « Non seulement les discours quotidiens sont capables de traiter de n'importe quoi, mais ils sont encore susceptibles de le faire dans des conditions indéfiniment variées » (Grize 1985, 67).

Pour ce qui est des interlocuteurs et de leurs compétences (connaissance du code, par exemple), notre auteur semble encore plus réticent : « Je pense donc qu'il est pour le moins prématuré de chercher à définir des interlocuteurs idéaux et de les doter de compétences adéquates à n'importe quel fin » (Grize 1985, 67).

Ce qui semble rester comme loi dans cette vision du discours c'est l'ouverture à l'idée de mutualité dans l'interaction, c'est-à-dire l'idée de réussite du locuteur dans l'effort d'inciter autrui à apporter sa pierre dans la construction proposée par la schématisation discursive. Certes, ce qui accroît les chances de voir sa finalité accomplie c'est l'adéquation à tous les éléments qui composent la situation discursive, nonverbal y compris. Ce n'est pas tâche facile, à cause de la versatilité des composants, comme nous avons déjà vu. Mais l'effort vaut le coup. Rater de prendre en compte une valeur culturelle qui tient au coeur à son interlocuteur, faire appel à un symbole qui se traduit différemment dans sa culture, faire usage d'un mot plurisémantique dans une situation qui n'admet point d'ambiguïté, ce ne sont que quelques erreurs d'organisation de son discours, ce qui nous met en danger pour ce qui est de notre désir d'atteindre discursivement un but. La négociation compromise, tout est à reprendre ou à abandonner pour de bon.

5. Opérations accomplies par les schématisations discursives : l'analogie

De toutes les opérations possibles – description, entre autres – l'analogie semble la plus fréquemment présente et la plus efficace. C'est qu'elle semble franchir le gouffre séparant deux univers, en se fondant sur des ressemblances parfois difficiles à repérer. En parlant des ressemblances dans la culture occidentale, Michel Foucault passe en revue quatre figures essentielles pour l'articulation de la connaissance de la ressemblance : *convenientia*, *aemulatio*, puis l'analogie et la sympathie. Il propose de voir dans l'analogie un phénomène dans lequel se recouvrent *convenientia* et *aemulatio*, car l'analogie parle des ressemblances à distance, mais qui présentent des ajustements, des liaisons, des imbrications. L'analogie est exceptionnellement puissante, car elle ne traite pas des similitudes visibles des choses et elle peut porter à

un nombre infini de parrainages agissant de sorte que toutes les figures du monde pourraient se rapprocher les unes des autres (Foucault 1969, 32).

Il y a plus d'une théorie de l'analogie. J'en retiens, pour les besoins de la présente étude, l'idée qu'on a affaire à ce qu'on a appelé *equivocation a consilio*, équivoque glissée intentionnellement, en usant du même mot dans des contextes différents, où le sens ne sera pas exactement le même.

C'est ce même mécanisme qu'on met en marche quand cela a l'air de nous donner plus de chances dans la tentative d'influencer discursivement un interlocuteur ou un auditoire. On veut se faire comprendre et on se sent enclin à éviter de dire ce qui risquerait d'installer la dissonance cognitive. On préfère l'usage des métaphores ou des comparaisons, par exemple, pour inviter l'esprit de l'interlocuteur à reconstruire la schématisation au milieu d'un terrain familier, là où il sait comment s'y prendre et où nous le savons à son aise, mais aussi prêt à subir notre influence. Voilà des raisons pour croire que la schématisation par analogie est la plus efficace. D'ailleurs, l'analogie a été le thème de plusieurs études des chercheurs du Centre de Neuchâtel, parmi lesquels Grize, Miéville, Vignaux. Il s'agit surtout de l'analogie par proportionnalité, celle qui est plus connue en logique et en géométrie (qu'on peut résumer selon la formule $A:B::C:D$) et qui, au lieu de parler d'une égalité, renvoie à une ressemblance de fonctions. Des fois, on est bien direct, en appelant un chat par son nom, parfois on se risque dans du métaphorique, pour plus de force, probablement. D'autres fois, on fait appel aux comparaisons, mais ce qui se trouve derrière tout cela c'est l'analogie, c'est le fonctionnement du langage, lequel est fondamentalement métaphorique (Manin 1991, 1665-1671), et sa manière de « faire croire » (anglais : *make believe*) : le locuteur livre C et D, car C est pour D ce que A est pour B et il compte sur son interlocuteur pour qu'il fasse l'effort de comprendre la relation A-B comme si c'était C-D, simplement parce que C et sa relation avec D sont plus familiers pour lui. En plus de ressemblance de fonctions, on aura aussi ressemblance entre les rapports, ce qui nous fait penser au syllogisme d'Aristote, comme le suggère Georges Vignaux dans une étude sur l'analogie. Comme notre cerveau fonctionne par associations, il suffira que le destinataire du message comprenne sous quel aspect le rapport entre C et D ressemble au rapport entre A et B pour en déduire le sens de la schématisation discursive et accepter de coopérer dans le but poursuivi par le locuteur.

Regardons quelques exemples pris dans différents champs discursifs.

(1) Lorsque Jacques Brel dit « laisse-moi devenir l'ombre de ton ombre, l'ombre de ta main, l'ombre de ton chien », sachant que c'est une chanson qui donne voix aux affres vécus par un amoureux mal aimé, on choisira, de toutes les valeurs transportées par le mot *chien* dans les cultures européennes, celle qui est la plus adéquate dans ce cas. Le chien, ici, n'est pas méchant, pas nécessairement intelligent, presque pas même fidèle; il est surtout négligeable. C'est l'animal auquel on peut très bien ne pas faire attention, car il est inépuisable dans sa patience et en plus il se contente de peu. Il y a aussi le risque, pour le locuteur, que son interlocuteur préfère la valeur « chien = méchant » (car il y a aussi le voisinage de « ombre », qui pourrait induire un sentiment négatif : un animal méchant, caché dans l'ombre, voilà ce qui pourrait faire peur). Dans ce cas, l'analogie aura mal fonctionné, le sens construit sera bien différent de la finalité poursuivie par le locuteur. Il n'y a pas de promesse ferme que cela va se passer comme prévu et ce n'est la faute à personne. C'est en fait le plus qu'on peut espérer du fonctionnement du langage dans la communication. Pour nous en revenir au sujet de l'analogie, on sait bien qu'elle est possible parce qu'il existe l'ambiguïté des mots du langage, l'équivoque due au pluri-sémantisme de bon nombre de mots, dans toutes les langues. Si l'on écoute Ludwig Wittgenstein, que j'ai évoqué plus haut, chaque mot prend son sens dans l'usage particulier qu'on en fait dans chacune des situations particulières où il est employé à une fin quelconque.

(2) « Madame Merkel, [...] la politique de l'Allemagne engendra l'explosion de l'Union Européenne. » (Marine Le Pen, pour *Der Spiegel*).

Le mot *explosion* y est employé métaphoriquement, pour plus de force, mais aussi pour faire allusion à une certaine caractéristique des relations que l'Allemagne eut il y a pas très longtemps avec l'Europe. Marine Le Pen aurait pu dire *déchirement*, ou *rupture*, ou simplement *fin*, mais le faisceau des significations de ces mots n'aurait pas fait penser à quelque chose de violent, de brutal, engendrant des dégâts immédiats et même des pertes de vies humaines. Une explosion met fin brutalement à un état des choses, elle les démantèle, ces choses, de manière incontrôlable, elle les fait partir en éclats jusqu'à les rendre méconnaissables. C'est donc un discours guerrier fait à l'adresse d'un personnage se trouvant à la tête d'un peuple guerrier. Le locuteur compte sur la métaphore pour se faire mieux comprendre dans la situation offerte par les journalistes de *Der Spiegel*. On voit clairement que Marine Le Pen risque de vexer Mme Merkel, alors que son intention serait seulement de lui faire peur en lui présentant une perspective négative sur la construction européenne.

De regarder ces deux exemples, on se rend compte qu'on engage dans le risque chaque fois qu'on engage dans un discours. La schématisation discursive qu'on choisit de déployer devant notre interlocuteur risque d'être décodée à partir d'un sens des mots qui pourrait ne pas être ce que nous avons en vue. Selon Benjamin Worf et Edward Sapir, rien dans le langage ne tient à sa place, tout bouge, tout se modifie et le monde bouge avec cela, car le monde « réel » est largement une construction de nos habitudes linguistiques. Et si nos habitudes linguistiques ne sont pas les mêmes, nos schématisations discursives manquent leur but.

(3) Réfléchissons un peu aussi au bestiaire roumain d'antan en comparaison avec le bestiaire d'aujourd'hui. Dans la mythologie roumaine, la vache, le boeuf, le mouton était des animaux dignes d'estime, car valeureux pour le bien-être de l'homme. Si l'on prend un tel sens des mots *vache*, *boeuf*, *mouton*, on rate le sens d'un discours politique de nos jours des rives de la Dîmbovița.

(4) Rappelons-nous maintenant le scandale qu'a provoqué il y a quelques années la pub faite pour une compagnie de téléphonie mobile, la campagne tournant autour du mythe du maître Manole. L'histoire dans un vidéo publicitaire avait pour protagoniste un personnage peu prisable, maître d'équipe sur un chantier, qui semblait avoir perdu son portable lorsqu'il entend la sonnerie de son téléphone comme venant de derrière un mur fraîchement construit. Le monsieur en question approche son oreille du mur et formule un soupçon : il semble que je l'ai oublié dans la poche de ma femme. Horreur ! Toutes les élites culturelles du pays se sont révoltées en constatant la distance énorme entre le texte de Lucian Blaga et l'interprétation donnée par les publicitaires. Heureusement pour la compagnie de téléphonie, leur cible n'était pas les milieux des élites. Au contraire, ils visaient un public mal éduqué, qui n'a qu'une idée très vague du mythe, n'en retenant que le fait qu'un certain maçon avait enfermé sa femme dans un mur. Dans les deux créations fictionnelles il y a un maçon, sa femme, un bâtiment et le maçon qui enferme sa femme à l'intérieur du mur. Pour le reste, il n'y a pas trop de ressemblances. Le beau monde fit la moue, alors que la cible s'est fortement amusée et a acheté le produit. La même schématisation discursive a provoqué des réactions différentes dans des auditoires différents. Incités à réfléchir, les intellectuels ont réfléchi, mais cela les a portés loin des intentions du créateur du discours. Échec dans la communication ? Pas du tout ! Ils n'étaient pas le public cible.

Il y a aussi l'analogie présente dans les exemples, comme comparaison d'une situation actuelle avec une situation du passé, mieux

connue. La logique discursive veut que les exemples soient choisis dans les cas vraiment exemplaires, c'est-à-dire des cas plus forts et plus expressifs que la situation à décrire.

L'analogie est, donc, un instrument efficace d'argumentation et de persuasion. Il est aussi, néanmoins, un élément de risque si les représentations sont inexactes, si l'on aura ignoré les valeurs ou autres éléments de la culture de l'auditoire ou si l'on a fait un mauvais choix des mots.

C'est presque effrayant de constater les risques que parler engendre ! Je l'ai maintes fois remarqué et je n'y ai trouvé d'autre remède que l'adéquation à la situation, à autrui, au thème et à tous les éléments signalés par Grize et ses collaborateurs et qui furent présentés plus haut.

Avec les créations scientifiques de Grize, je me suis toujours senti à l'abri, car tout ce que je soutenais de l'unicité des discours était déjà présenté dans la construction de la logique naturelle et des schématisations discursives.

C'est d'ailleurs ce que j'ai toujours trouvé séduisant chez Grize : sa logique naturelle n'est pas une théorie, d'autant moins une théorie du vrai. C'est plutôt une constatation de la nature dialogique du discours, constatation faite à partir d'une formule qu'il admire chez Frédérique François (par le discours, on se situe dans « l'ensemble du circuit d'échange »). Et Grize de conclure : « [...] ce qui conduit à considérer que tout discours est essentiellement dialogique et argumentation » (Grize 1985, 64). Étant argumentation, le discours n'est pas une activité visant la vérité, mais ce qui pourrait être accepté comme vrai par tous. C'est de l'Aristote réactualisé, car c'est de celui-ci que l'on cite dans *Essai de logique naturelle* : « l'objet des arts du discours est l'opinion commune, celle qui est la plus fréquente mais seulement vraisemblable » ou encore « [l'argumentation] porte sur des questions qui sont, à certains égards, de la compétence *commune* à tous les hommes et ne requiert aucune science spéciale. Aussi tous y participent-ils à quelque degré » ; « [tous] se mêlent jusqu'à un certain point de questionner sur une thèse et de la soutenir, de se défendre et d'accuser »¹.

D'autre part, en considérant l'activité de discours comme étant de nature dialogique, Grize propose de la communication un modèle de type « résonance », où le système des représentations est partagé par les interlocuteurs. À partir de là, on comprend qu'une schématisation comporte deux dimensions : « l'une, cognitive, située au plan des contenus de

¹ Aristote, *Rhétorique*, I, 1157a, 1-4 et 1359b, 12-25, apud Marie-Jeanne Borel et al., *op. cit.*, Préambule, p. 3.

jugement et qui doit conduire à la recevabilité; l'autre, à proprement parler discursive, voire rhétorique, et qui doit assurer l'acceptabilité » (Grize 1985).

Nous voici à la fin d'un parcours où l'intention déclarée a été de souligner l'engagement multidisciplinaire de Jean-Blaise Grize à travers les constructions qu'il nous a laissées, la logique naturelle et les schématisations discursives. Prenant appui dans les sciences de l'homme, il est parvenu à produire des instruments capables de rendre compte, sans faille, de la discursivité. L'application sans reste de ces instruments prouvent la force de la pensée du logicien suisse et montre comment il faut s'y prendre aux choses de l'interaction humaine par le langage : sans jamais perdre de vue que c'est un terrain instable.

Références

- BERRENDONNER, Alain. 1997. « Schématisation et topographie imaginaire du discours ». Dans *Logique, discours et pensée : Mélanges offerts à Jean-Blaise Grize*. Textes recueillis et édités par Denis Miéville et Alain Berrendonner, avec la collaboration de Christiane Tripet. Berne : Peter Lang.
- BOREL, Marie-Jeanne, Grize, Jean-Blaise et Miéville, Denis. 1992. *Essai de logique naturelle*. Berne : Peter Lang
- FOUCAULT, Michel. 1969. « La prose du monde ». Dans *Les mots et les choses : une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard.
- GRIZE, Jean-Blaise. 1985. « L'argumentation du dialogue ». Dans *Le dialogue*, Études réunies par Pierre R. Léon et Paul Perron. Ottawa : Didier.
- GRIZE, Jean-Blaise. 1985. « La construction du sens ». Dans *Quaderni di semantica* VI (1 Juin) : 64-70.
- KILANI, Mondher. 1988. « L'anthropologie de terrain et le terrain de l'anthropologie. Observation, description et textualisation en anthropologie ». Dans *La Schématisation descriptive : Types textuels, formes et fonctions discursives*, Neuchâtel, CdRS Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques 55 (Janvier) : 1-38.
- MANIN, Youri. 1991. "Mathematics as Metaphor". In *Proceedings of the International Congress of Mathematicians, Kyoto, Japan, 1990*, Kyoto, The Mathematical Society of Japan, 1665-1671.
- MIÉVILLE, Denis. 1988. « Description et représentation ». Dans *La Schématisation descriptive : Types textuels, formes et fonctions discursives*, Neuchâtel, CdRS Travaux du Centre de Recherches Sémiologiques 55, Janvier : 147-164.
- SPERBER, Dan. 1995. "How do we communicate?". In *How things are: A science toolkit for the mind*. John Brockman & Katinka Matson (eds.), 191-199. New York: Morrow.